

LUIS
SEABRA

L'excuse



Rivages

Le docteur Kotov, personnage excentrique de l'ère postsoviétique, a installé sa clinique psychiatrique dans un hôtel particulier au cœur de Moscou. Il y soigne un patient devenu fou après la perte de ses deux filles.

Dans ce roman vertigineux, Luis Seabra explore avec brio, entre lyrisme fantastique et tableau d'époque, les liens inextricables de la folie et de la faute.

L'excuse est le troisième roman de Luis Seabra.

Du même auteur

F, Rivages, 2014.

S, Rivages, 2016.

Luis Seabra

L'EXCUSE

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Lidia Vives Rodrigo/Trevillion Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5557-0

I

À Solotsk, le faubourg de Krasnoïarsk où je vivais, tout était calme. Il y régnait une douceur inhabituelle pour la saison.

Je rentrais de ma promenade matinale avec mon petit garçon. J'avais encore en mémoire son sourire mutin, son regard espiègle.

« Papa, pourquoi les balançoires ne montent jamais jusqu'au ciel ?

– Et pourquoi, Ivan, le ciel ne descend-il pas jusqu'aux balançoires ? »

Il me fixa d'un air complice. Je compris qu'il avait saisi le sens énigmatique se cachant derrière ces mots.

Nous ouvrîmes le portail en bois. Devant le perron, les aiguilles du sapin scintillaient tels des épis de blé en été. Comment soupçonner ce qui se passait à cet instant même ?

J'allumai machinalement le poste. Une journaliste communiquait les chiffres effrayants du désastre. Cinq minutes après l'appareil s'éteignit.

On entendit le fracas de la tempête. L'énorme bouleau qui se trouvait à quelques mètres de notre maison en bois s'effondra sur le toit. Ma femme dévala les escaliers, paniquée. Nous courûmes nous réfugier dans la cave. Nos jumelles étaient allées rendre visite à leur grand-mère à Drokino, un village des environs. Nous tremblions pour elles. Le chien jouait quelques instants auparavant dans une petite mare voisine. Nous le vîmes débouler à travers le petit soupirail de la cave, en direction de l'entrée. Je bravai ma peur et remontai rapidement lui ouvrir la porte pour qu'il vînt se réfugier en notre compagnie.

Le froid s'abattit brutalement sur la contrée. Par chance, la cave disposait d'un âtre, à côté duquel, près d'une hotte, se trouvaient quelques rondins de bois. Je cherchai désespérément les allumettes. Ivan, d'un geste, m'indiqua qu'elles étaient par terre sous une petite table.

Aussitôt le feu allumé, nous nous blottîmes les uns contre les autres, nous aidant d'une vieille couverture sale qui gisait là, à côté de la couche que nous avions disposée pour le chien. Il vint lui aussi se serrer contre nos corps. J'avais pris avec moi mon téléphone et tentai en vain de joindre les jumelles et leur grand-mère. Personne ne répondait.

Bien qu'habitué aux températures extrêmes, nous ne pouvions lutter contre le froid glacial qui gagnait toute la pièce. Plusieurs heures plus tard, toutefois, nous n'entendîmes plus le bruit assourdissant de la tempête.

Je remontai pour constater l'étendue des ravages. Tout était en ruine ! Le froid était moins intense et ma petite famille put me rejoindre.

Nous parâmes au plus pressé, essayant tant bien que mal de calmer notre inquiétude au sujet de la disparition des jumelles.

Impossible de remettre de l'ordre dans l'intérieur dévasté. Nous regroupâmes, en bas, en face de la cheminée, les quelques meubles qui n'avaient pas été démembrés ou déchiquetés. J'allai chercher du bois dans la remise. La pièce avait volé en éclats. Je ne pus ramasser que des copeaux et une dizaine de bûches dispersées çà et là. Tout cela ne nous permettrait pas de tenir longtemps. Nos réserves de nourriture, essentiellement des boîtes de conserve et des paquets de biscuits stockés à la cave, ne nous suffiraient que pour quelques semaines.

J'allai au garage pour m'enquérir de l'état de la voiture, imaginant qu'elle avait été mise en pièces ou tout simplement emportée par la tempête. Il n'en était rien. En dehors de quelques bosselures sur le toit de la carrosserie, d'une vitre brisée à l'arrière, elle était miraculeusement quasi intacte. Je pus sans mal en faire redémarrer le moteur.

Je résolus, malgré la dévastation de la campagne et les protestations de ma femme et de mon fils, de prendre la route pour aller chercher les jumelles à Drokino. Au besoin, je trouverais en chemin quelque éventuel secours. J'enfilai ma plus épaisse fourrure et ma chapka, prêt à braver l'immensité de la taïga.

Le décor était sinistre. Les troncs d'arbres jonchant la route vers Krasnoïarsk la rendaient presque impraticable. Après les premiers virages, j'arrivai à l'emplacement de la petite scierie de Vlad et de sa modeste maison attenante, ou de ce qu'il en restait. Je déviai machinalement vers le terre-plein semé de gravats qui lui faisait face. J'entendis un crissement sourd en freinant. En sortant, je constatai l'irréparable : un pneu avait crevé, cisailé par une grosse pierre.

Sans roue de secours, j'essayai de ne pas céder à la panique. Je me ruai d'instinct vers la maison dans l'espoir d'y trouver peut-être Vlad. À l'intérieur, ce que je craignais s'était produit. Une partie de la charpente s'était écroulée. À ma droite, près du poêle en fonte où il aimait se chauffer, gisait, sous une poutre, le corps sans vie de mon ami.

Je me mis à fouiller de fond en comble l'habitation. Sous les décombres, je découvris le cadavre du chien de Vlad. Je pris à ma droite, le long et étroit couloir qui menait à la seule chambre de la maison. Il faisait noir. Mon pied s'enfonça dans un trou du plancher. Une écharde m'entailla la jambe droite. Je ne pus freiner ma chute qu'en m'agrippant de justesse à la paroi.

Je restai suspendu pendant plusieurs minutes. Tous mes efforts pour me hisser à la surface étaient entravés par mon impossibilité de prendre appui sur ma jambe droite, blessée et endolorie. Mes doigts allaient bientôt lâcher prise.

Une fraîcheur intense montait du sous-sol, mêlée à une sorte d'odeur âcre, celle, peut-être, d'une chair en décomposition.

Soudain, depuis la chambre, j'entendis un grand fracas. Quelqu'un à l'intérieur se livrait à un étrange remue-ménage. On y déplaçait des meubles avec violence.

« Il y a quelqu'un ?! » m'écriai-je.

Un grand silence se fit aussitôt, comme une réponse effrayante à mon appel.

« Il y a quelqu'un ?! » m'égosillai-je, épouvanté.

Le vacarme reprit, redoublant de plus belle.

« Il y a quelqu'un ?! »

Rien. Le silence, à nouveau.

Mes doigts finirent par lâcher. Mon corps s'écroula deux mètres plus bas, avec un bruit sec. Malgré la faible hauteur de la chute, je tombai malheureusement sur ma jambe blessée. Me tordant de douleur, je perdis bientôt connaissance.

*

Mon réveil fut brutal, à coups de grands seaux d'eau jetés par deux individus d'une taille gigantesque, tous deux chauves et barbus, accoutrés de tenues grotesques, des salopettes bigarrées qui leur descendaient trop bas sur le tronc, découvrant des torsos à la toison exagérément fournie.

On m'avait sans doute transporté là pendant mon sommeil, car je ne me trouvais pas dans la cave de Vlad, mais au centre d'une grande yourte comme celles que l'on trouve dans les peuples autochtones de la région.

Je m'attendais à ce que les deux gorilles redoublent de violence, mais au lieu de cela, ils se retirèrent

calmement derrière un petit rideau, orné de motifs verts et rouges, tendu tout au fond de l'habitation.

Je détaillai l'intérieur de la yourte. La charpente était formée d'une centaine de perches longues et fines autour desquelles s'enroulaient de minces rubans où s'estampaient divers symboles que j'étais bien incapable d'identifier. Au sommet, en lieu et en place de la traditionnelle ouverture, trônait un disque en or massif, niellé d'incrustations de diamants et de saphirs, représentant quelque divinité appartenant à un des panthéons de ces peuples, dont j'ignorais presque tout. Chacun des pans de la yourte exhibait sur un fond de toile noire et rose des scènes peintes narrant sans doute quelque geste originelle. Les deux piliers cylindriques soutenant l'édifice étaient décorés de deux serpents rouges dont les têtes se faisaient face, tout en haut, avec des expressions menaçantes.

Un homme, à la carrure imposante, entra par la petite porte à ma gauche. Il portait une longue soutane, comme on en voit chez certains de nos popes. Son visage toutefois était parfaitement glabre. Son front proéminent et ses grands yeux bleus et expressifs dégageaient une impression mêlée de puissance et de douceur.

Il me salua poliment d'une voix grave, sans intonation. Mais après un court silence, son ton se fit plus vif.

« Vous pensez sans doute que vous avez été transporté ici pendant votre sommeil. Il n'en est rien. Vous rêvez encore, même si vous êtes persuadé du contraire. Ce n'est pas n'importe quel rêve. Écoutez-moi bien : il faudra que vous vous en souveniez, dans ses

moindres détails, pour qu'à votre réveil, dans la cave insalubre de Vlad, vous puissiez survivre aux malheurs qui vous y attendent.

« Votre mémoire est exceptionnelle. Vous n'aurez aucun mal, en vous réveillant, à le retranscrire dans un petit carnet qui se trouve sur le secrétaire aménagé à cet effet dans un recoin de la cave.

« Il faudra que la transcription soit absolument exacte. »

Il se tut un instant. D'un pas lent et nonchalant, il alla se servir une tasse de thé dans le samovar posé sur une petite table octogonale en face du rideau derrière lequel s'étaient éclipsés les deux géants.

Il but d'un trait, en me tournant ostensiblement le dos, puis revint d'un pas rapide.

Sa voix était désormais, inexplicablement, beaucoup plus aiguë, son débit plus précipité.

« Ne songez pas à me poser des questions ! Ouvrez bien vos oreilles. Je lis dans vos pensées et je sais bien que vous vous demandez qui je suis. Je vais vous répondre. Il est probable que vous n'entendiez pas grand-chose, mais il est décisif, je le répète, que vous soyez en mesure de retranscrire mon propos. Écoutez-moi bien !

« Mon être, tout autant que mon nom, est double. Mes deux identités ne se contredisent pas, bien au contraire : l'une ne va pas sans l'autre. Ici, dans ce rêve que vous prenez pour une réalité, je suis Sergueï, un homme simple et plein de bonnes intentions que les aléas de la vie ont jeté sur les routes jusqu'à se retrouver à la tête d'un petit cercle d'initiés, qui tentent, tant bien

que mal, de sauver l'humanité en déroute. Dans le monde où vous vous réveillerez, je serai Sacha, un personnage que vous serez amené à rencontrer de nouveau dans de tout autres circonstances.

« J'ignore pourquoi j'existe dans l'un et l'autre monde. Quant au pouvoir que je possède de m'infiltrer à ma guise dans les rêves des autres, je n'en fais qu'un usage limité toujours dicté par une nécessité qui me dépasse. Ce pouvoir est un feu mortifère qui me consume de l'intérieur et dont à chaque fois qu'il me brûle je ressors toujours plus exsangue. Je suis par sa faute incapable, comme les autres hommes, aussi bien de vivre que de rêver. »

Il fit à nouveau silence et, après avoir lâché une plainte presque inaudible, retourna se verser une tasse de thé. Une fois celle-ci buë, au lieu de revenir en ma direction, il alla rejoindre les deux géants dont les crânes chauves luisaient derrière le rideau. Puis il arriva en leur compagnie, les tenant par la main comme deux grands enfants.

« Vous les reverrez, fit-il en les toisant avec une mine de dégoût dont l'exagération me parut suspecte. Leur punition pour avoir un jour trahi et déshonoré notre cause commune est d'être condamnés à réapparaître régulièrement dans vos cauchemars, endossant un rôle de bourreau qui est pour eux, croyez-moi, connaissant bien le fond de sensiblerie de leur âme, un tourment aussi violent, à bien des égards, que celui qu'ils vont vous faire subir. Ayez pitié d'eux à chaque fois qu'ils vous feront crier sous la torture. Songez que leur sort n'est guère plus enviable que le vôtre ! »

Il claqua des doigts et les deux géants déguerpirent par la petite porte.

« Ils seront de retour dans quelques heures, commenta Sergueï, avec tous les instruments nécessaires. Cela nous donne le temps de poursuivre les présentations, fit-il avec un demi-sourire. Je sais quelle est en ce moment votre préoccupation majeure. C'est un souhait légitime de retrouver l'autre monde que vous tenez pour réel. N'ayez aucune inquiétude, votre passage ici n'est que provisoire. Parlons plutôt de la raison qui vous a conduit à prendre la route alors que la prudence vous aurait plutôt recommandé de vous calfeutrer chez vous. Je comprends votre décision, comment ne pas la comprendre ? J'ai moi-même perdu deux filles dans un accident de voiture. C'étaient mes seuls enfants. Vous au moins, si vous les perdez, et il est à craindre que cela soit le cas, vous aurez encore votre dernier.

« Nous sommes liés par le destin d'une manière que vous ne soupçonnez pas encore. L'avenir que vous redoutez est comme le miroir inversé du passé que je regrette. En un sens votre histoire est aussi la mienne, et vos jumelles sont mes propres filles. C'est la raison pour laquelle je veux tout faire pour qu'elles ne connaissent pas le même sort que les miennes. Mais pour cela, il faudra que vous m'aidiez, que vous nous aidiez. »

Montant sourdement depuis l'extérieur de la tente, un sifflement léger se fit entendre, mêlé à d'imperceptibles roulements de tambour.

« Ah, voilà, ils arrivent plus vite que prévu, avec leurs amis musiciens ! Je comprends votre étonnement, et

sans doute votre soulagement. Lorsque j'évoquais des instruments, vous vous attendiez à bien autre chose. Allons, vous êtes des nôtres, comment avez-vous pu vous méprendre à ce point sur nos intentions ! »

Précédé par les deux géants, vêtus d'épaisses fourrures, et jouant les maîtres de cérémonie, un petit orchestre entra. Une fillette blonde et menue, aux joues roses, coiffée d'un énorme chignon, presque aussi gros que sa tête, ouvrait la procession. Trois jeunes hommes munis de violoncelles la suivaient, austères et renfrognés. Je reconnus l'un d'entre eux : c'était Boris, le fils de Vlad, abattu l'année précédente par une balle de chasseur. Je retins une exclamation. Derrière ce trio, apparut une jeune femme portant un masque d'or sur le front duquel était gravé un petit serpent d'émeraude, tenant dans sa main une flûte à bec. Dans l'embrasure de la porte, noyée dans les flocons de neige, à demi cachée à mes yeux par la flûtiste, une dernière figure fermait le bal. Méconnaissable, elle se tenait en retrait, statique et effrayante. De sa physionomie incertaine, je distinguai à peine une épaisse chevelure bleue tombant sur une tunique et le dessin de deux bras squelettiques frappant un tambour invisible.

Rompant l'unité du groupe, Boris s'avança vers moi, comme surpris de me voir là. Il voulut me dire quelque chose mais Sergueï d'un geste net et sévère lui enjoignit de se taire et de reprendre sa place. Il s'exécuta sans broncher.

D'une voix grêle et triste, la fillette se mit à chanter une étrange cantilène, accompagnée bientôt par les

notes ténues de la flûtiste qui avait retiré son masque. Leurs traits se ressemblaient, c'étaient ceux d'un même visage à des âges différents. Mais je n'étais pas moins frappé par la similitude de leurs timbres et de leurs intonations. C'était comme l'écho d'une même vague divisant son écume indécise dans l'immense océan. Les violoncelles, d'abord silencieux, se joignirent bientôt timidement à leur chant, laissant vibrer dans les graves un grondement sourd et lointain.

J'étais bercé par cette mélopée dont je comprenais mal les paroles, proférées dans un russe mêlé de mots indigènes. Je notai toutefois que l'histoire qu'elles racontaient n'était pas sans similitude avec ma tragique situation. Il était question d'un homme cherchant dans la neige les traces de ses filles disparues.

Tout cela aurait dû accentuer ma terreur. Mais l'inverse se produisit et je fus gagné par une sorte de sensation d'apaisement, à travers ce chant, j'approchais de mon insondable vérité. Il finit bientôt par m'envoûter tout à fait. Mes sens se perdirent dans une douce torpeur, et je sombrai dans un profond sommeil.

*

Je me réveillai à nouveau dans la cave de Vlad, baignée de cette même odeur âcre de chair brûlée à présent mêlée de relents de peinture fraîche. Au sommet de chacun des angles de la vaste pièce, froide et humide, quatre spots faisaient converger une lumière jaune en direction d'une petite table ronde située en son centre. Je levai mes yeux au plafond : à côté de la crevasse

causée par ma chute, les contours plus sombres d'une tache d'humidité dessinaient un profil ressemblant à s'y méprendre à celui de Sergueï. Les murs gris et sales, écaillés par endroits, étaient quant à eux recouverts de signes divers : croix, chiffres, lettres, figures géométriques de toute sorte.

Prenant appui sur mes mains, et m'aidant de ma jambe saine, je me relevai moins péniblement que je ne l'aurais redouté car, à ma surprise, ma jambe droite ne me faisait plus si mal, même si la plaie provoquée par l'écharde saignait encore.

Je marchai machinalement vers la porte du fond, hagard. Les lumières des projecteurs se mirent alors à vaciller, jusqu'à s'éteindre tout à fait. Incapable de me guider dans l'obscurité, je trébuchai sur un objet volumineux. À nouveau au sol, ma douleur à la jambe reprit, plus vive.

De pâles néons bleus courant à mi-hauteur le long des murs s'allumèrent soudainement. Je vis alors l'objet qui m'avait fait trébucher : un violoncelle ! Un peu plus loin, j'aperçus deux autres instruments similaires gisant sur le sol, à côté de leurs archets, et d'une flûte, jetés là dans le plus parfait désordre. C'était à n'en pas douter ceux de l'étrange orchestre de la yourte ! Les mots de Sergueï me revinrent brutalement en mémoire. « Vous pensez sans doute que vous avez été transporté ici pendant votre sommeil. Il n'en est rien. Vous rêvez encore, même si vous êtes persuadé du contraire. » Étais-je devenu fou, avais-je perdu tout mon bon sens pour n'être plus capable de distinguer le rêve de la réalité ? Il était pour moi évident que je

n'avais pas rêvé cette scène dans la yourte. Impossible de confondre les perceptions du songe et de la vie réelle, à moins d'avoir totalement perdu la raison. Et bien qu'il me parût presque aussi invraisemblable qu'après avoir perdu connaissance lors de ma chute l'on m'ait transporté dans cette yourte puis ramené ici après la mélopée hypnotique des musiciens, je m'en tins à cette conviction que mon esprit seul pouvait admettre. À nouveau, la voix blanche de Sergueï résonnait dans ma tête : « Je ne parle pas bien sûr de votre souhait légitime de sortir d'ici et de retrouver l'autre monde que vous tenez pour réel. » Que voulait-il dire ? Ces mots ne contredisaient-ils pas les précédents ? Si, selon ses dires, cette scène dans la yourte avait été rêvée, et que le monde où je me retrouvais à présent était tenu improprement par moi pour réel, cela signifiait donc que je rêvais encore, que j'étais dans le rêve d'un rêve ! Je refusai de céder à ces suppositions fantastiques. Je n'avais pas besoin de me pincer. Rien ne pouvait contredire mes perceptions. Je n'avais pas rêvé de cette yourte, et je ne rêvais pas de cette maudite cave de Vlad où je me trouvais par accident enfermé. J'étais la proie d'un esprit pervers et manipulateur qui non content de m'avoir séquestré voulait me faire perdre tout à fait la raison. L'essentiel pour moi restait de sortir de là coûte que coûte pour retrouver les jumelles.

Des bruits de pas d'abord sourds, puis progressivement plus bruyants, me parvinrent aux oreilles. Ils venaient à nouveau d'en haut, de la chambre de Vlad.

« Il y a quelqu'un ? » m'écriai-je encore.

Silence, une fois de plus. Je réitérai ma question.

« Essayez de vous lever, et approchez-vous de la table, murmura depuis le trou béant du plafond une voix d'homme, douce et affable.

– Qui êtes-vous ?

– Ouvrez le carnet. J'ai glissé une lettre pour vous entre les pages... » susurra-t-il en détachant lentement chaque syllabe pour bien se faire entendre.

Cette fois ma jambe me faisait trop mal, et c'est en rampant que je parvins jusqu'à la table. J'essayai de me hisser à la hauteur du carnet, en m'appuyant sur le plateau inférieur sur lequel étaient posés une lampe de poche et un canif en étain. Je saisis, au passage, ces objets qui me seraient sans doute plus tard d'une précieuse utilité, et les glissai dans ma poche.

Je parvins finalement à poser mes coudes sur la table. Mes mains tremblaient. J'ouvris fébrilement le carnet : une centaine de pages tout à fait blanches. Entre sa couverture et sa page de garde, j'avisai une épaisse enveloppe renfermant plusieurs feuillets soigneusement pliés. Ne pouvant tenir debout, je m'affaissai, m'adossant à un des pieds du meuble pour lire tranquillement le contenu de la lettre. Je fus frappé par l'écriture minuscule, des pattes de mouche que je parvenais à peine à déchiffrer. Je ne devinais pas encore à quel point sa lecture aller me troubler, et dans quels labyrinthes elle allait me plonger.

*

« Je suis Sacha, vous savez, celui que Sergueï tient pour son double. Écoutez-moi bien. Vos perceptions

sont justes. Vous n'avez pas rêvé. Sergueï existe, et comme vous l'avez bien compris, il vous manipule sans vergogne. Lui seul sait quel but il poursuit. Sergueï est fou. Son âme viciée ne recule devant aucune ignominie.

« Avant même de poursuivre, laissez-moi préciser que je ne suis en rien son double, du moins pas dans le sens métaphysique où il l'entend. Disons les choses clairement : nous sommes bel et bien deux personnes différentes quoique unies de manière très particulière par des secrets partagés.

« Sergueï et moi nous sommes connus dès la plus tendre enfance, nous avons fréquenté la même école et avons été sur les bancs du même lycée. C'est une longue histoire d'amitié et de haine. Nous étions inséparables, nous nous pensions inséparables, et pourtant les circonstances de la vie nous ont séparés jusqu'à faire de nous des ennemis mortels. Le ver était dans le fruit. Sa mère et mon père étaient tous deux en poste au même endroit. Elle en qualité de professeur de russe, lui en tant que directeur de l'établissement. Leur liaison amoureuse n'était un secret pour personne, pas même pour nos deux parents trompés, qui s'en accommodaient. À vrai dire, les deux couples officiels étaient très proches, et s'invitaient mutuellement. Je me souviens de nos jeux d'enfants dans le jardin de sa datcha, lorsque le visage piqué par l'air encore frais du printemps nous courions à en perdre haleine vers le petit lac bordé d'aulnes et de tilleuls qui balançaient leur chevelure mélancolique au gré du vent d'avril. Je me souviens de notre passion

commune d'adolescents pour la géographie quand nous jouions à deviner les noms de capitales de pays, les distances entre les villes, la longueur des fleuves de Russie et du monde, la hauteur des points culminants des chaînes de montagnes. Je me souviens, plus tard, de nos premières conversations littéraires et philosophiques. Notre amitié se nourrissait chaque jour de nos affinités intellectuelles croissantes.

« Et puis un jour tout se brisa. Une lettre anonyme parvint au rectorat dénonçant l'existence d'une liaison adultère entre deux fonctionnaires de l'établissement et s'inquiétant de ses conséquences pour sa réputation. Ce que les fils de la lâcheté collective avaient jusque-là réussi à maintenir dans un déni hypocrite se rompit aussitôt. Les langues se délièrent. Ceux qui se contentaient de médire dans l'ombre n'hésitèrent plus à harceler publiquement les fautifs. Les parents menacèrent de désinscrire du lycée leur progéniture, les conseillers d'orientation et les autres professeurs de démissionner. La honte et l'opprobre s'abattirent sur nos deux familles. Mon père fut convoqué au ministère et, séance tenante, révoqué. Sa mère connut un destin bien plus tragique. Elle se suicida au cyanure.

« La santé mentale de Sergueï ne résista pas à ce coup du sort. Le jour même où il apprit la mort de sa mère, il se rua, tête baissée, vers mon domicile. Me trouvant sur le perron, alors que je fermais le portail pour aller faire une course, il se jeta sur moi, et tenta de m'étrangler. Seule l'intervention rapide de mon père me sauva. Sergueï s'enfuit en nous accablant d'injures, et en jurant qu'il vengerait la mort de sa mère.

« Nous n’entendîmes plus parler de lui pendant des mois. Nous apprîmes par des connaissances qu’il était parti vivre avec son père à Moscou. Le mien n’échappa pas à la dépression, et dut au soutien indéfectible de ma mère de ne pas sombrer tout à fait. Il trouva finalement un poste de précepteur auprès du fils d’un homme d’affaires de Krasnoïarsk, ce qui mit notre famille pour longtemps à l’abri du besoin.

« Sergueï refit surface dans ma vie de la plus inquiétante des façons. Une succession de lettres anonymes nous parvint à rythme régulier. Au milieu de propos incohérents, de phrases obscures et amphigouriques parsemées de références ésotériques dont nous peinions à déchiffrer le sens, l’auteur se livrait à des menaces très concrètes. Bien qu’elles ne fussent pas signées, nous devinâmes aussitôt qu’elles étaient de Sergueï. Qui d’autre pouvait-ce être ?

« Bientôt mes parents cessèrent de lire ces lettres, qui arrivaient presque quotidiennement, et m’interdirent moi-même de le faire. Il ne fallait plus les décaucher, elles devaient aller directement à la poubelle. “Nous ne devons en aucun cas tomber dans le piège que nous tend ce fou dangereux”, disaient-ils. Mais ma curiosité était trop forte et, piqué au vif, je bravai leurs ordres et me levai la nuit pour aller fouiller dans la grande corbeille du salon où mon père les jetait.

« Je les emportai avec moi en cachette dans ma chambre, terrorisé à l’idée de ce que j’allais lire et secrètement honteux de désobéir à mes parents.

« J’allumais à chaque fois ma petite lampe de chevet, et délivrai, le cœur serré, la nouvelle lettre de son

enveloppe. Toujours avec la même écriture fine et minutieuse, pleine de bizarreries graphiques et de jambages saugrenus, Sergueï se livrait à une étrange logorrhée, presque toujours dénuée de ponctuation. Sa prose mêlait indistinctement des prophéties apocalyptiques, des injures à forte connotation sexuelle, des menaces appuyées à mon encontre et celle de ma famille, et la description de son nouveau mode de vie, selon lui exemplaire, au milieu, disait-il de ses “nouveaux amis, de vrais hommes comme on n’en fait plus, pas des lâches planqués comme les vermines de votre espèce qui pullulent à Krasnoïarsk”.

« Mon malaise prit une nouvelle tournure quand je commençai à rêver de lui. Un de mes cauchemars persistants était d’entendre, dans la torpeur de la nuit, sa voix me donner l’ordre d’aller chercher un couteau dans la cuisine puis de me rendre dans la chambre de mes parents pour les assassiner. Je me réveillais à chaque fois en sueur en ayant l’impression d’avoir accompli cet acte criminel. Je mettais toujours plusieurs minutes à comprendre qu’il n’en était rien.

« Il y avait dans notre vaste demeure une pièce qui semblait maudite et dans laquelle nous ne nous rendions presque jamais. C’était la chambre où mon grand-père avait expiré après une longue et insoutenable agonie, il y avait de cela une dizaine d’années. Officier de carrière, il avait accumulé toutes sortes de trophées, de vieilles armes de guerre, sabres, fusils, mitraillettes qui s’entassaient pêle-mêle dans un désordre apparent qui obéissait cependant dans son esprit à une disposition étudiée et secrète. Un de ses